

UNE SEMAINE DE PARIS
40, Rue du Charbon-Midi VII^e

13 OCTOBRE 1965

13 OCTOBRE 1965
SALONS
Les EXPOSITIONS

Salons d'Art

IV^e BIENNALE DE PARIS. — Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, avenue du Président-Wilson (M^o Ternes). Klé. 15-30. Ouvert de 12 h. à 23 h. Te les jours : 15 h. à 18 h., Télévision. 16 h., Films sur l'Art. 18 h., Emission publique (Colloques, Jeunes Poètes, Jeunes Virtuoses, Service de la Recherche, Lecture de pièces, Cabaret littéraire, Jazz) 21 h., Théâtre d'Essai. — Mercredi 13 : « Pique-nique en campagne », de F. Arrabal. « La Manivelle », de R. Pinget. « Le Cosmonaute Agricole », de R. de Obaldia. — Jeudi 14 : Trois chorégraphes d'Argentine : Arlette Bon ; Graciela Martínez ; Paulina Oca. — Vendredi 15, Samedi 16, Dimanche 17 : « Les Bâtisseurs d'Empire », de Boris Vian. — Lundi 18 et Mardi 19 : « Le Gulchet », de J. Tardieu. « Les Croisés », de Ph. Adrien. « L'hypothèse », de R. Pinget. — 12 h. à 23 h. Musique enregistrée. — Snack. Entrée : 3 F. Etudiants : 1,50 F.

CHEFS-D'ŒUVRES DU MUSÉE DE L'HOMME. — Palais de Chaillot, Place du Trocadéro (M^o Trocadéro). Pas. 57-78. Sculptures, objets d'art Ouv ts l. l. sauf Mardi (except Tuesdays), de 10 h à 18 h. Entrée : 3,50 F. Jusqu'à fin Octobre.

ETATS-UNIS : SCULPTURES DU XX^e SIECLE. — Musée Rodin, 77, rue de Varenne (M^o Invalides). Inv. 01-34. Présentation dans les jardins d'œuvres d'artistes américains. Ouv ts l. l. sauf mardi (except Tuesdays), de 13 h. à 18 h. Le Dim. de 13 h. à 17 h. Entrée : 3 F. Jusqu'au Vendredi 15 Octobre inclus.

HOMMES 40, CHEVAUX 8, ou LA BELLE EPOQUE. — Musée Bourdelle, 18, rue Antoine-Bourdelle (M^o Montparnasse). Lit. 67-27. Etudes de Bourdelle pour le Monument aux Défenseurs de 1870-71. Les élégances féminines de 1880 à 1914. Ouv. ts l. l. sauf Mardi (except Tuesdays) de 10 à 12 h et de 14 h. à 18 h. Entrée : 2 F.

PEINTURE FRANÇAISE DANS LES MUSEES DE MOSCOU ET DE LENINGRAD, au Musée du Louvre, Porte Denon (M^o Palais-Royal). Gut. 59-40. Ouv. ts l. j., sauf Mardi (Except Tuesdays), de 10 h. à 17 h. Mercredi visite à 20 h. — Entrée : 4 F. Mercredi en soirée : 5 F. Le Dimanche : 2 F.

PROMESSES TENUES. — Musée Galliera, 10, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie (M^o Iéna). Pas. 96-85. Peintres Parisiens de 36 à 50 ans. Ouv ts l. l. sauf Mardi (Except Tuesdays), de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h. Entrées : 2 F. Jusqu'au Jeudi 14 Octobre.

SOUVENIRS DE DELACROIX. — Atelier de Delacroix, 8, place Furstenberg (M^o St-Germain-des-Prés). Odé. 04-87. Dessins, gravures. Son influence à travers les œuvres de ses contemporains. Ouv ts l. l. sauf Mardi (except Tuesdays), de 10 h. à 12 h. 30 et 14 h. à 17 h. Entrée : 2 F.

(Suite page 28) →

NOUVELLES LITTÉRAIRES

140, rue Moutonnet-II^e

14 OCTOBRE 1965

LE JAZZ, par Daniel Berger

Enfants plus ou moins prodiges

A la Biennale de Paris

Ah ! les messieurs du jazz français nous jouent des tours. De véritables enfants prodiges ! Pensez, ils sont tous orphelins : leur papa ne jouait pas de banjo sur les bateaux du Mississippi, leur maman ne chantait pas à l'église. Non, pour eux, le jazz est plutôt une coïncidence. Ils l'ont un peu volé.

Première question (malsaine) : Faut-il posséder un niveau technique digne des Américains ? Comme le pianiste Georges Arvanitas, par exemple, qui revient des Etats-Unis. On l'a vu arriver samedi soir à l'O.R.T.F. avec *The Boy, next door* genre Bill Evans, avec nuances, accords recherchés, phrases fondues les unes dans les autres, l'ac-

compagnement (Viale, Gaudry) n'était pas très à la hauteur et on n'y prêtait pas grande attention. *Ain't misbehavin* en solo, quelle maîtrise ! Une introduction très virtuose — Oscar Peterson ne fait pas mieux — *What is this thing called love* : époustoufflant, richesse de coloris, swing ras de terre, générosité du phrasé ; Wynton Kelly n'a qu'à bien se tenir. Il avait une grosse culture (de l'éclectisme, comme on dit), il a maintenant une grosse technique. En somme, Arvanitas vous reconforte : on avait peine à croire qu'un pianiste français puisse mettre en place correctement, jouer un pianiste américain. Mais gardons-nous bien de chercher la nature de notre réconfort si nous sommes exigeants. Arvanitas, nous vous goûtons comme nous goûtons Joe Zawinul.

Deuxième question (également pernicieuse) : Le jeu français doit-il faire bande à part et revendiquer l'originalité de ses individualités ? A la Biennale le trio Chautemps, Humair, Pedersen nous a donné une heure de musique informelle dont André Francis voulait bien nous dire que si elle laissait apparaître des schèmes connus, ce n'était pas le fait d'un manque d'inspiration mais plu-

tôt une volonté de raccords. Il serait intéressant pourtant d'établir un réseau de citations, une sorte de collage *pop art*, qui serait un processus de création, une forme ouverte systématiquement organisée à partir d'impulsions traditionnelles, une distance intellectuelle entre le matériau et son expression. Ce serait sans doute mettre en péril toutes les possibilités immédiatement vivantes — vitales si l'on veut — selon l'idée reçue — que le tempo le plus favorable est celui le plus proche des battements de cœur. Mais le quintette d'Humair à l'O.R.T.F. (R. Urteger, R. Thomas, G. Rovère, N. Davis, au même programme qu'Arvanitas) ne nous distillait-il pas une musique déjà morte, un bop délirant, sans racines (*Ruby, my dear*) ?

A cette impasse, deux solutions. Premièrement, Solal, qui mêle aux données jazzistes un esprit européen de finesse et d'humour ; cela s'appelle composer. Deuxièmement, faire exploser le langage traditionnel. C'est le but du trio Chautemps. Cette explosion se fait malheureusement à leur détriment. Ainsi Ornette Coleman bat-il en brèche les formes antérieures à sa musique sans que ce soit de propos délibéré. En tout cas

son langage est assez passionnant pour que nous nous intéressions à sa nature et non aux conséquences qu'il entraîne. Mais pour Chautemps c'est le déracinement qui compte ; pour point de départ il accepte une juxtaposition de temps faibles et de temps forts. Du quotidien. Des gens marchent dans la rue devant une caméra. A la projection on voit tout simplement des gens qui marchent dans la rue, c'est-à-dire de la banalité, et non je ne sais quel drame spontané.

L'absence de forme n'est pas forcément langage. L'aspect ludique n'est pas négligeable mais souvent dépend-il uniquement d'une prouesse technique, ce qui n'est pas très adulte (à plus forte raison lorsque l'instrument est considéré pleinement comme un jouet, exemple : Humair au piano).

Finalement, Chautemps tombe dans son propre piège ; il semble qu'il y ait dans son jeu comme un déterminisme à éviter, d'autant plus que sa notion du swing est « aléatoire ». Il s'agit alors de valoriser une série irrégulière de petites excroissances qui relèvent de l'anecdote, du fait divers. Curieusement, le tempo devient objet de pittoresque.